Le poison de la colère

L’homme remonta vivement le col de son imperméable sur sa joue mutilée. Il jeta un regard rapide sur les passagers du bus 32. D’où venait le danger ?

Juste derrière le chauffeur, une vieille femme sans âge tripotait une branche de lilas déjà desséchée par la chaleur orageuse de ce triste mois de mai, elle portait un ridicule tailleur gris très étriqué et légèrement élimé au bout des manches qui indiquait une condition modeste. De l’autre côté de l’allée centrale, un petit homme ventru et dégoulinant de sueur s’essuyait régulièrement le front et jetait des regards furtifs à sa voisine à la jupe un peu courte. Il devait avoir la cinquantaine et passait certainement ses soirées en solitaire. Ses lèvres et ses dents jaunies par la nicotine étaient particulièrement repoussantes mais l’homme paraissait, néanmoins, bien inoffensif. Sa voisine était une adolescente d’une quinzaine d’années. Elle se remaquillait outrageusement tout en tenant une conversation interminable sur son portable. De temps en temps, elle piaffait et gloussait de plaisir puis rougissait en simulant l’indignation. Dans le milieu du bus, une mère de famille d’une trentaine d’années soupirait en regardant ses jumeaux se chamailler pour une voiture déjà bien mal en point. Elle paraissait au bord de la crise de nerf et ses cris n’avaient aucun effet sur les deux chenapans qui la toisaient. Enfin, au fond du bus, un jeune homme dormait paisiblement une main machinalement posée sur ses cahiers de cours. Une mèche blonde barrait son front encore juvénile. C’était vraisemblablement un étudiant épuisé par sa journée de classe.

L’homme haussa les épaules. Sans doute s’inquiétait-il pour rien. Il faut dire que ces dernières heures avaient été éprouvantes. Rassuré, il se détendit et se permit même de fermer les yeux quelques instants. « Terminus » cria le chauffeur. L’homme se leva péniblement encore engourdi par la chaleur, il se rapprocha du petit groupe agglutiné à la sortie et, machinalement, saisit la barre de descente. Il sentit à peine la légère piqûre sur son index. « Terminus » cria de nouveau le chauffeur.

Comme d’habitude, l’Inspecteur Julien Rome était de très mauvaise humeur. La soirée avait pourtant bien commencé. Il avait rencontré cette jeune blonde pétillante sur le « net » et s’était fendu de deux places de cinéma. Il avait même remis un peu d’ordre dans son petit appartement espérant réussir à y entraîner sa jeune conquête dès la fin du film. Il avait rendez-vous au bistrot de la rue des clefs et sifflotait un petit air joyeux sur le chemin quand son portable retentit. Le policier hésita, pesta puis décrocha.

Quand l’Inspecteur Rome arriva, il remarqua tout de suite le vieux bus vert à la silhouette fantomatique, échoué dans le brouillard sur le bord du trottoir. Eclairé par les halogènes de la police, on distinguait à peine la porte béante. Rome s’approcha et entrevit le corps recroquevillé sur les marches.

-On m’appelle pour un infarctus, maintenant ? Bougonna-t-il.

-Je ne crois pas Patron. D’après le légiste, ça pue l’empoisonnement et, fulgurant semble t’il.

Rome, se pencha alors sur le corps. C’était un homme d’une cinquantaine d’années. Une sale cicatrice traversait son visage du bas de l’aile droite du nez jusqu’à l’oreille gauche. Un peu de bave s’écoulait de sa bouche tordue par un rictus de douleur. L’odeur était acidulée et entêtante, une odeur proche de celle de l’urine des chats.

-Je me demande ce qui a bien pu arriver à cet homme.

-Oh, je vous l’ai dit, c’est un empoisonnement, s’énerva le lieutenant Slim. (Il travaillait depuis peu avec l’Inspecteur mais la nonchalance de son supérieur l’agaçait sérieusement.)

- je ne faisais pas allusion à la cause de la mort, répondit distraitement l’Inspecteur, je parlais de cette étrange cicatrice. Elle a l’air récente.

Slim haussa les épaules. Il s’empressa juste d’ajouter :

-L’homme n’a pas de papiers. Nous n’avons trouvé que son ticket de bus et un jeton de consigne.

Décidément, l’affaire intriguait l’inspecteur. Il en oublia sa mauvaise humeur et chercha des yeux les éventuels témoins. Slim devança sa question.

-Il n’y a plus que le chauffeur. Les passagers étaient partis quand l’homme s’est écroulé.

Le chauffeur, malheureusement était très évasif. C’était la fin de la journée et il n’avait pas prêté attention aux passagers. Il se souvenait juste d’une jeune mère de famille avec ses deux enfants car ils s’étaient disputés durant tout le trajet. Quant à la victime, il l’avait ramassé à la gare. Il s’en souvenait parce qu’il avait remarqué sa cicatrice.

Rome laissa le légiste finir son travail et s’apprêtait à filer à la gare quand son téléphone retentit de nouveau.

-Slim, vite, un nouveau meurtre a eu lieu, Impasse des Rosiers !

La maison, bien que vétuste possédait encore le charme des petites villas d’antan. On accédait à la lourde porte de bois en traversant un délicieux jardin où fourmillaient toutes sortes d’herbes aromatiques.

Les policiers surveillaient l’entrée. Ils indiquèrent rapidement à l’Inspecteur que le corps se trouvait à l’étage et que la voisine les avait alertés.

L’escalier était étroit et sombre. Bien que les marches soient inégales, l’odeur de la cire indiquait qu’il avait été récemment entretenu. Ils débouchèrent dans un appartement bien propre et rangé mais une étagère attira immédiatement le regard de l’inspecteur. Une multitude de flacons s’entassaient. Sur chacun d’entre eux, une petite étiquette écrite à la main à l’encre violette portait le nom évocateur d’une plante médicinale : réglisse, menthe poivrée, camomille, millepertuis…Il y avait au moins une centaine de flacons.

Cette première surprise passée, Rome observa l’appartement. Le mobilier était rustique et spartiate : une simple table de bois, deux chaises au cannage usé, une armoire désarticulée et quelques meubles en formica qui faisaient usage de cuisine. Le seul désordre que Rome remarqua était une branche de lilas desséchée qui traînait sur la table.

Il se tourna alors vers le corps. C’était une femme âgée. En s’approchant davantage, l’inspecteur découvrit avec horreur qu’un filet de bave s’étalait sur le visage de la septuagénaire et l’odeur acidulée et entêtante le révulsa instantanément.

Quel lien pouvait unir ces deux victimes ? Quel fou agissait ainsi dans l’ombre ? Quel mobile incitait à empoisonner ainsi ces deux personnes si différentes ?...

Autant de questions qui se bousculaient dans la tête de l’Inspecteur. Il fit fouiller l’appartement. La vieille femme s’appelait Marie Burat. Elle semblait avoir travaillé toute sa vie comme employée en herboristerie, comme l’attestaient les fiches de paye retrouvées dans un tiroir de l’armoire. Dans son sac on retrouva un billet de bus. Slim faillit s’étrangler : bus 32.

Décidément, l’enquête s’annonçait difficile. Après interrogatoire, le chauffeur s’était effectivement souvenu de cette passagère mais, il en était sûr elle n’était pas montée à la gare. Dans un rapide appel au ciel, Rome espéra que tous les passagers du bus 32 ne seraient pas trucidés dans la nuit et entreprit de faire vérifier la consigne de la gare.

La pèche s’avéra fructueuse. Le jeton trouvé dans la poche de la première victime permit de lui rendre son identité. L’homme s’appelait Freddy Marland. Son passeport indiquait qu’il était débarqué de Londres huit jours plus tôt. Par contre, on ne remarquait aucune cicatrice sur les photos de ses papiers. On trouva également, dans le casier de la consigne, un sac de voyage contenant quelques effets personnels et surtout, une montre étrange qui semblait du siècle dernier. Rome retournait l’objet dans se mains quand il remarqua l’inscription usée par le temps. Il exposa la montre à la lumière et put déchiffrer les lettres gravées : J B.

Les renseignements obtenus en Angleterre confirmèrent ce que Rome savait déjà mais, il apprit également que Freddy Marland était un détective privé un peu véreux. Personne ne savait sur quelle affaire il travaillait ni ce qui lui était arrivé.

Marie Burat était née dans le troisième arrondissement de Paris. A la grande surprise de l’inspecteur, elle avait été mariée, 45 ans plus tôt, à un certain Jules Burat mais celui-ci était décédé prématurément, trois mois après leur mariage.

-C’est bizarre, soupira l’Inspecteur. Aucune trace de ce mariage dans l’appartement de la veuve. Pas un papier, pas une photo. Il faut remonter la piste du mari. Les lettres JB sur la montre laissent à penser que l’objet lui appartenait mais comment se trouvait-elle dans les affaires du détective.

L’Inspecteur commençait à percevoir la trame qui liait les deux meurtres. Le détective semblait enquêter sur le mari de la septuagénaire. Qui l’avait mandaté ? Sa disparition datait de plus de 45 ans.

Soudain, le lieutenant Slim entra avec précipitation dans le bureau.

-J’ai trouvé, Chef ! Jules Burat est né le 16 octobre 1927 à Compiègne mais il avait déjà été marié. Il était veuf avec un enfant, Solène, elle est décédée il y a juste deux mois. Elle avait un fils Bruce qui vit actuellement en Angleterre. Ah , Ce Bruce Burat a été enregistré à la douane de l’aéroport il y a deux jours. Il est en France.

Les morceaux du puzzle prenaient enfin leur place. L’Inspecteur Rome se rejeta en arrière dans son immense fauteuil de skaï et se permit même de poser les pieds sur son bureau. Il commençait à se détendre. Finalement, il pourrait peut-être profiter du week-end.

-Il faut trouver ce Bruce, surveillez le shuttle et les aéroports. Il va essayer de rentrer en Angleterre.

La zone d’ombre qui restait à éclaircir était la mort du détective. Rome commençait à envisager la présence de deux tueurs.

-Convoquez la voisine qui a trouvé le corps de Marie Burat. Je voudrais l’interroger sur cette victime qui paraît bien mystérieuse sur son passé.

La voisine en question avait la cinquantaine. Elle tordait nerveusement son mouchoir dans ses mains décharnées. Elle sursauta lorsque l’Inspecteur lui parla de Jules Burat.

-Je ne comprends pas, Marie n’a jamais été mariée, d’ailleurs elle a ri puis s’est énervée quand je lui ai posé la question. Un homme était venu m’interroger. Je lui ai dit qu’elle était célibataire mais j’en ai parlé le soir à Marie.

L’Inspecteur lui montra alors les photos du détective. Ce n’était pas beau à voir et la voisine eut un haut le cœur en découvrant le visage tuméfié du détective.

-Je le reconnais mais il n’avait pas cette cicatrice lorsque je l’ai rencontré. Oh ! mon Dieu ! Que lui est-il arrivé ?

-C’est bien ce que nous essayons de savoir, répondit évasivement le policier.

C’est le soir même que Bruce Burat fut interpellé à l’aéroport Charles de Gaulle. C’était un jeune homme d’une vingtaine d’années, très soigné. Il tentait, comme l’avait pressenti l’Inspecteur, de reprendre un avion pour Londres. Il n’opposa aucune résistance et parut même soulagé de parler. Le policier lui montra la montre.

-C’était la montre de mon grand père. Ma mère, Ségolène, me l’a donnée juste avant de mourir. Je ne connaissais pas son histoire. Elle a passé toute sa jeunesse en orphelinat car sa mère était morte peu de temps après sa naissance. Elle n’avait pas de souvenirs de sa mère mais son père, Jules Burat, s’était occupé d’elle pendant les premières années de sa vie mais s’était vu contraint de la placer en orphelinat par les services sociaux.Au début, il venait la voir régulièrement , puis il lui annonça qu’il avait rencontré une jeune femme, Marie et qu’il allait se remarier. Les visites s’étaient rapidement estompées et puis , elle ne l’avait plus revu. Il lui avait alors cruellement manqué. Un jour, cependant, elle avait eu de ses nouvelles. Il lui envoyait sa montre et lui disait à quel point il regrettait de s’être marié et de l’avoir abandonnée. Sa femme, Marie, était très méchante avec lui, elle ne le supportait plus. D’ailleurs, il allait la quitter et réparer ses erreurs. Et puis, plus rien.

Ma mère a passé sa vie à faire des recherches pour retrouver sa trace. Elle s’est éteinte il y a deux mois, mais elle m’a tout raconté. Sa détresse m’a beaucoup perturbé et j’ai décidé de reprendre son enquête. J’ai consulté un détective privé pour m’aider.

Il a retrouvé Marie Burat je ne sais comment. Il avait interrogé la voisine et s’apprêtait à aller trouver Marie quand il fut agressé au pied de son hôtel. Il n’avait pu distinguer son agresseur mais il avait remarqué l’arme utilisée si particulière : c’était une petite faucille. Heureusement, des clients étaient arrivés à temps pour faire fuir son agresseur mais il avait été tout de même extrêmement balafré au visage. Il m’avait donné rendez-vous au terminus du bus 32. Mais il était mort à mon arrivée. Je l’ai vu effondré sur les marches du bus. Je n’ai pas osé approcher car la police était déjà sur place. J’ai eu peur. Je craignais de subir le même sort si on me remarquait. Je suis donc allé seul pour rencontrer Marie Burat. Oh, elle m’a très bien reçu! C’est quand j’ai parlé de mon grand père que j’ai vu ses mains se crisper et elle m’a regardé avec un regard d’acier à vous glacer le sang. Alors elle s’est déchaînée et m’a tout déballé. Comment Jules l’énervait et comment la haine s’était peu à peu installée. Et puis il y avait eu cette réflexion, « Marie, j’ai fait une bêtise, il faut que je répare, je ne peux laisser mon enfant loin de moi abandonnée dans cet orphelinat ».

-Quoi ? Il allait la quitter ?

Alors la colère l’avait envahie comme un cancer. Elle l’avait senti monter, l’envahir et la solution lui était apparue naturellement en regardant ces chères plantes qui ne l’avaient jamais trahie. C’est elles aussi qui allaient la libérer. Elle avait donc mélangé de la Cigüe à la Suze qu’il prenait chaque soir. Le poison eut un effet immédiat et le légiste n’y avait vu que du feu et avait conclu à un arrêt cardiaque. Marie avait ensuite déménagé et réorganisé sa vie. Elle s’était crue définitivement à l’abri jusqu’à ce que la voisine lui parle du détective qui lui avait laissé sa carte et indiqué l’hôtel où il était descendu. Quelle erreur ! Elle l’avait guetté dans le noir près de son hôtel et avait tenté de l’égorger avec la petite faucille qui lui servait à cueillir ses plantes mais des touristes étaient arrivés et elle n’avait réussi qu’à le blesser au visage.

C’est quelques jours plus tard qu’elle l’avait reconnu dans le bus 32. Elle avait tout de suite repéré la cicatrice qu’il essayait de dissimuler dans son col. Depuis l’agression, elle avait préparé des petites fioles de Cigüe équipées d’aiguilles, qu’elle gardait précieusement dans sa poche. Il avait eu l’imprudence d’exposer sa main en descendant du bus. C’était allé très vite.

L’Inspecteur adoucit sa voix.

-Et pour Marie que s’est-il passé ?

Le jeune homme soupira et reprit son récit.

-J’ai vu son regard d’acier, j’ai pensé au regard tendre de ma mère au regard certainement plein de regret de mon grand père et à mon tour j’ai senti la colère monter en moi comme une bête que rien n’arrête et je l’ai laissé guider mon geste. Je n’avais jamais ressenti un tel état : ma gorge se serrait, mes mains se crispaient sous son emprise, ma respiration devenait pénible et j’ai saisi la main meurtrière qui s’approchait de mon bras. J’ai serré, serré si fort que l’aiguillon a pénétré les chairs et le poison a fait son office. J’ai jeté le reste de la fiole dans le jardin et j’ai fui cette maison et ce monstre qui avait pris l’allure d’une vieille dame innocente. Sans elle, ma mère aurait pu vivre heureuse avec toute l’affection de son père. Elle aurait été plus disponible pour moi, j’aurais eu une vraie famille. Elle m’a fait sans amour, juste pour combler le vide de ses parents. Je n’ai jamais eu de père. C’était un homme de passage…Puis, Bruce s’effondra en pleurs sur la table. Son corps était régulièrement secoué de sanglots.

L’Inspecteur regarda le jeune homme avec compassion et lui posa la main sur l’épaule.

-Si la colère a fait de Marie un monstre, elle vous a certainement sauvé la vie. Je pense que le juge sera indulgent et conclura à la légitime défense.

Une fois seul dans son bureau, l’Inspecteur Rome eut du mal a calmé les émotions qui l’assaillaient. Quel gâchis ! Le monde était vraiment malade. Tous ces drames l’affectaient trop. Une nouvelle fois, il haussa les épaules. Il fallait se ressaisir.

Alors, il inspira fortement et se détendit enfin. Il reprit sa position favorite : arc bouté dans son fauteuil de skaï, les pieds posés sur le bureau, les yeux fermés. Il respirait enfin calmement. Puis il consulta sa montre, consulta son téléphone et sourit : le week-end était sauvé.

.